

de la chute de Jérusalem, est resté à la plus absolue de toutes ces tendances.

L'Ébionitisme a eu des racines profondes. Nous en avons fait voir des traces dans les fragments sibyllins si populaires parmi les chrétiens des premiers siècles. Dans son sein, se conservait cet *Évangile des Hébreux* que nous ne possédons plus, mais que les Pères citent souvent, et qui n'était autre chose qu'une version plus ou moins fidèle de l'Évangile de saint Matthieu, le seul qu'admissent ces sectaires. L'Ébionitisme enfin a dicté les livres apocryphes attribués à saint Clément¹, qui, eux aussi, ont été longtemps populaires et que l'orthodoxe Rufin n'a pas dédaigné de traduire. La doctrine Ébionite nous sera donc facilement connue.

Mais ici encore, nous sommes loin de rencontrer une école une et homogène. On supposerait au premier coup d'œil que la plupart des Ébionites, s'ils étaient chrétiens hétérodoxes, étaient au moins de bons Juifs, qu'ils révéraient Moïse, qu'ils acceptaient l'Ancien Testament tout entier. Des hommes qui, baptisés, s'étaient révoltés contre saint Paul et contre l'Église, par amour de la circon-

cette secte : d'après lui, Hébron soutient que le monde a été créé, non de Dieu, mais par les anges. Il tomberait par là dans le gnosticisme. *De Præscr.*, 48. — Saint Justin peut aussi faire allusion aux Ébionites, quand il parle de ces chrétiens qui tiennent le Christ pour un homme né des hommes. *Tryph.*, 48. Voy., de plus, sur les Ébionites et sur le livre ébionite des *Reconitions*, Epiph., XXX, 15, XXVI, 16; Origène, *Philocal.*, I, 17; Eusèbe., *Hist. E.*, III, 27.

¹ *Recognitiones* (ἰσαγνώσεις) Clementis; *circuitus* (περίοδοι) Petri ou encore κήρυγμα Πετροῦ, ou Πράξεις Πετροῦ, ou Πρὸς τὸν Σίμωνα διάλεξις. — *Les vingt homélies de saint Clément*. Ce ne sont guère que des versions différentes d'un même livre à la fois romanesque et théologique. Voy. Rufin, *Præf. in lib. Recognit.*; Eusèbe, *Hist.*, III, 58, VI, 14; Photius, 112, 115; Lactance, IV, 21; Hieronym., *de Vir. illust.*, 1. Une dernière édition des homélies a été donnée par Dressel. Gottingue, 1853.

cision et du sabbat, devaient au moins être des pharisiens exacts et des Juifs soumis à la lettre du Pentateuque. Et cependant, derrière ce judaïsme ostensible, biblique et littéral, il y avait un judaïsme allégorique, secret, antimosaïque, antibiblique. Tant il est vrai que l'esprit humain est toujours et partout capable de tous les égarements, et qu'il ne se fait jamais faute d'une erreur nouvelle, même quand elle contredit son erreur première!

Nous en avons la preuve dans ces prétendus livres de saint Clément. Le compagnon de saint Paul, le disciple et le successeur de saint Pierre, ne joue ici, on le pense bien, qu'un rôle supposé. Saint Clément, tel qu'il apparaît dans ce livre, n'a pas connu saint Paul; il ne le nomme jamais; il n'est disciple, il n'est ami que de saint Pierre. Saint Pierre mourant lui a laissé une doctrine secrète, et, cette doctrine, Clément l'envoie mystérieusement à saint Jacques, premier évêque de Jérusalem. Saint Jacques ne la communiquera qu'à son clergé et son clergé jurera de n'en rien révéler. Nulle confidence n'en sera faite à personne, si ce n'est à des chrétiens circoncis, par conséquent Juifs d'origine, et après six années entières d'attente et d'épreuve. Ils jureront un profond secret, au nom du ciel, de la terre et de l'eau; ils se soumettront, si jamais ils trahissent ce serment, à toute la colère de Dieu, et même, ajoutent-ils, « pour le cas où ils viendraient à connaître un autre Dieu, à la colère de cet autre Dieu, qu'il soit ou non. »

Nous sommes avertis, par ce début, de l'étrangeté antichrétienne et même antimosaïque du cercle de doctrines dans lequel nous allons entrer. Ce sont bien là des hommes comme ceux dont parle saint Jérôme, qui, se portant pour chrétiens et pour juifs, ne sont ni juifs ni

chrétiens. Ce sont bien encore ceux que flétrit l'Apocalypse, « gens qui se donnent pour Juifs et ne sont pas même Juifs, mais qui sont la synagogue de Satan. »

Aussi, non-seulement la doctrine de saint Paul et de l'Église sur l'inutilité des œuvres judaïques sera-t-elle blasphémée; non-seulement saint Paul, sans être nommé nulle part, sera-t-il représenté sous le personnage de l'hérésiarque Simon, discutant contre saint Pierre et confondu par lui¹; non-seulement la doctrine catholique et *paulinienne* de la suprématie de l'état virginal sur le mariage sera-t-elle repoussée, et le mariage exalté avec tout le zèle du pharisaïsme le plus pur; mais vous verrez de plus comment on traite la sainte Écriture: « L'Écriture, disent-ils, au moins telle qu'on la lit, est pleine de mensonges et de blasphèmes; les rabbins ou d'autres l'ont corrompue. Le Pentateuque a été falsifié; les prophètes ont moins d'autorité encore que le Pentateuque. Adam n'a point péché. Abraham n'a pas vécu dans la bigamie. Seulement, il faut se garder de révéler cela au peuple; il faut lui citer l'Écriture, telle qu'elle est, et garder les *errata* pour soi. » Aussi saint Pierre, disputant contre Simon, cite-t-il les livres saints dans le sens et avec la portée vulgaires.

Et quel est le grand secret que cette falsification des Écritures a servi à cacher et qu'on ne révèle qu'avec tant de précaution? Ce secret, c'est celui de l'universel antagonisme. Dieu a sa main droite et sa main gauche. De l'une et de l'autre sont sortis, en opposition mutuelle, le jour et la nuit, le soleil et la lune, le chaud et le froid, la vie et la mort, le bien et le mal, l'ordre supérieur et l'ordre infé-

¹ Ainsi l'auteur a soin de mettre dans la bouche de Simon les expressions des épîtres de saint Paul.

rieur du monde. Du côté droit est sorti le premier Adam, l'être viril et parfait; du côté gauche est sortie après lui, Ève, l'être féminin et imparfait. Adam est resté pur, prophète, père de la prophétie légitime que Dieu bénit. Ève a péché et a été la mère de la prophétie illégitime, maudite de Dieu. De la prophétie d'Adam et du côté viril de l'humanité est sorti Abel et par lui le peuple hébreu. De la prophétie d'Ève et du côté féminin de l'humanité sont sorties, par Caïn, toutes les nations païennes. D'un côté, tout ce qui est pur et vrai, le dogme de l'unité divine, la haine des sacrifices sanglants, le mariage, la chasteté, la paix; de l'autre, tout ce qui est mensonge, idolâtrie, polythéisme, souillure, guerre.

Mais, par malheur, les filles d'Ève ont corrompu les fils d'Adam. C'est le côté féminin de l'humanité qui l'a emporté. Le peuple hébreu lui-même a été souillé. En vain Dieu a-t-il envoyé successivement ses prophètes, Hénoch, Noé, Abraham, Moïse. En vain Moïse a-t-il laissé à la synagogue sa tradition. Cette tradition, transmise de bouche en bouche, on a eu le tort de l'écrire, et, en l'écrivant, on l'a corrompue. On a corrompu le peuple hébreu lui-même; on lui a enseigné les sacrifices sanglants. Et à la fin des temps, il a fallu que l'Adam primitif, qui s'était déjà manifesté en Moïse, se manifestât de nouveau en Jésus, et qu'ainsi fût assurée la victoire du bien sur le mal, du côté droit sur le côté gauche, de la prophétie virile sur la prophétie féminine.

Car (et c'est ici le fond de la doctrine) Adam, Hénoch, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, disent-ils, ne sont qu'un seul et même être. C'est la *Sophia*, la sagesse de Dieu, l'Esprit saint, la puissance créatrice, l'âme de Dieu, qui s'est suc-

cessivement unie à chacun de ces hommes et l'a fait prophète. Son union avec Jésus n'est point d'une autre nature que son union avec les autres, elle est seulement plus complète et elle sera éternelle. Jusqu'à la fin des temps, la divine *Sophia* reposera en Jésus¹.

Quelle est l'origine de ces doctrines? Faut-il les faire remonter aux Juifs Esséniens qui eux-mêmes tiendraient quelque chose des pythagoriciens et entre autres le rejet des sacrifices sanglants? Je ne sais; mais ce qui est évident, c'est leur but. Il s'agissait pour ces Juifs d'exalter le judaïsme et la tradition antérieure à la venue du Christ; il s'agissait d'amoindrir l'œuvre de la Rédemption et la personne du Christ, en la mettant à peine au-dessus d'Adam et de Moïse; il s'agissait de mettre plus bas que jamais le paganisme et les races païennes; il s'agissait d'humilier et de réprover les gnostiques, qui, eux, combattant en un sens opposé l'orthodoxie chrétienne, réprovaient l'Ancien Testament, avilissaient le peuple juif, blasphémaient Moïse.

Mais, ô misère de l'esprit humain! Cette haine des gnostiques n'empêche pas que l'on ne tombe dans le gnosticisme. Cet antagonisme perpétuel, cette lutte à armes égales du bien et du mal, cette prophétie divine et cette prophétie diabolique, n'est-ce pas le dualisme de l'Asie? N'est-ce pas le sabéisme de la Perse, tel que nous le retrouvons chez Simon le magicien, tel que nous le retrouverons chez les gnostiques ses fils, chez les marcionites et chez les manichéens?

Nouvelle contradiction! Par haine de saint Paul qui loue la virginité et des gnostiques qui allèrent jusqu'à condam-

¹ Épiphan., *Hær.*; Clém., *Hom.*, III, 61.

ner le mariage, on exalte le mariage. On ordonne aux prêtres de veiller à ce que les fidèles abandonnent de bonne heure le célibat. On veut donner au mariage une sorte de sainteté mystique; c'est l'image de l'alliance de Dieu avec l'âme humaine, alliance qui sera d'autant plus parfaite que le mariage sera gardé plus pur. Et cependant qu'est-ce que le mariage, sinon l'union d'Adam avec Ève, par conséquent du bien avec le mal, du principe parfait avec le principe vicieux, de la prophétie légitime avec la prophétie illégitime? Chose étrange, on déteste la femme et on recommande le mariage.

Au delà de ces contradictions, il n'y avait plus que la folie, et la folie ne tarde pas à apparaître. La secte d'Elxaï, sous Trajan, déclara que son Christ (comprenez qui pourra) était une vertu longue de vingt-quatre *schœnes*, large de six *schœnes*. Le Saint-Esprit (en hébreu, *rovach*, au féminin) était un être féminin pareil au Christ, « comme une statue placée au-dessus des nuages entre deux montagnes. » Comme les Ébionites, Elxaï interdisait la virginité; mais en même temps, comme les gnostiques, il dispensait du martyre. Il permettait d'adorer de la bouche et de la main toutes les idoles possibles, pourvu que la foi restât au cœur. Les plus abominables crimes pouvaient être remis par un second baptême dans lequel on invoquait sept témoins: le ciel, l'eau, les esprits, les anges, l'huile, le sel, la terre. Cette secte d'insensés se perpétua longtemps: deux cents ans plus tard, au temps de saint Épiphané, deux femmes descendantes d'Elxaï¹, Marthus et Marthana étaient toujours en vénération parmi ces sectaires qui recueillaient

¹ Elxaï, Elchasaï, Elcesaï. Ses sectaires s'appelèrent helcéséens. Épiphan., I, 49, 50, 55; *Philosoph.*, IV, 45, 47.

la salive de leurs lèvres et la poussière de leurs pas pour en oindre leurs malades.

Tout cela, c'est le Juif, le Juif orgueilleux et inconsolable, effaçant autant qu'il est en lui la trace de son baptême et retournant à la synagogue, à la synagogue perverse et réprouvée : Juif par le sang bien plus que par la foi, sacrifiant au besoin la Bible à sa race et Moïse à Barcochébas, pas plus Juif orthodoxe qu'il n'est chrétien orthodoxe. Je l'ai dit, cette doctrine, qui ne voulait être que celle d'une nation, cette théologie ou cette philosophie qui ne pouvait être acceptée qu'à titre héréditaire et qui n'était pas même fidèle à l'hérédité, ne pouvait être de longue durée. C'est un des divins caractères du christianisme d'être de toutes les races comme de tous les temps. L'idée d'un christianisme juif était un non-sens comme l'eût été l'idée d'un christianisme syrien ou cappadocien, comme l'est de nos jours l'idée d'un christianisme russe ou anglais. La vérité n'est ni russe, ni anglaise, ni grecque, ni juive ; elle est universelle. En fait de religion, qui dit nationalité dit fausseté ; culte national, culte sans foi. Se faire locale, de la part d'une religion, c'est abdiquer.

La crise des hérésies judaïques ne devait donc pas troubler longtemps la marche de l'Église. L'Église datait d'un siècle et demi ; elle avait été fortifiée par la persécution, glorifiée par ses martyrs, grandie par sa constance. Elle pouvait laisser en arrière, non sans l'amer regret des âmes égarées, mais sans péril pour sa propre grandeur, Ébon et ses homélies apocryphes, Elxai et son Christ de trente-deux lieues de long.

CHAPITRE VII

HÉRÉSIES GNOSTIQUES

Venons-en maintenant aux hérésies d'un ordre opposé, à celles qui faisaient retour vers le paganisme, vers l'Orient, vers les écoles profanes des philosophes grecs ou plutôt des illuminés de l'Asie.

Ici nous rencontrons une tout autre puissance, une tout autre affinité avec les instincts éternels de la nature humaine, un tout autre appui emprunté aux erreurs familières à l'esprit humain. Ici un problème philosophique est du moins soulevé ; mais soulevé témérairement pour retomber sur les intelligences qui le soulèvent, et pour les écraser.

Dieu existe, ont dit ces penseurs, Dieu existe, mais le monde existe ; Dieu, être pur et absolument spirituel ; le monde formé de la matière. Comment l'un a-t-il pu sortir de l'autre ?

Dieu existe, mais le mal existe ; le mal à côté du Dieu